COMMUNICATION

« Quand la quantité de messages implose, la qualité explose »

A l'ère des réseaux sociaux, la violence des mots déferle, étouffant les débats et déréglant nos échanges. Au point parfois, selon Monique Atlan et Roger-Pol Droit, de vider la parole de son sens…

ENTRETIEN
WILLIAM BOURTON

Dans leur dernier essai, Monique Atlan et Roger-Pol Droit s'inquiètent de la toxicité croissante de la parole sur les réseaux sociaux, où elle circule quasiment sans aucun filtre. © BRUNO LÉVY.

Vertueuse ou nuisible, une parole a toujours été à double face, ambivalente, comme tout ce qui est humain. Mais dans leur dernier essai, *Quand la parole détruit*, Monique Atlan et Roger-Pol Droit s'alarment : un équilibre semble rompu : en se démultipliant de façon planétaire, la parole est devenue largement toxique…

Grâce aux outils numériques on n'a jamais envoyé et reçu autant de messages. Pourtant, on a souvent le sentiment qu'on n'a jamais connu un tel dialogue de sourds… Comme expliquer ce paradoxe ?

Monique Atlan (M.A.). C'est effectivement ce sentiment que quand la quantité de messages implose, la qualité explose, qui nous a alertés. On sait, bien sûr, que la parole, par définition, parce qu'elle est la condition de l'humain, est elle-même, comme l'humain, ambivalente. Elle peut permettre des échanges, elle peut permettre d'aimer, d'élaborer, de construire ou de menacer, d'insulter, de blesser, voire de tuer. Mais il semble qu'aujourd'hui, l'équilibre soit rompu. En se démultipliant de façon planétaire, la parole semble se vider de sa propre force et même de son sens. Alors, pourquoi cet équilibre s'est-il rompu ? Je pense qu'il y a quelque chose dans notre société contemporaine, qui est une société individualiste, où l'on se retrouve tous isolés les uns des autres mais avec quand même l'injonction d'exister à tout prix. Et donc, de façon isolée, dans sa solitude, chacun s'arroge le droit d'être expert sur tout, à la place de ceux qui ont les connaissances et l'expertise. Puis, dans une sorte de surenchère, chacun en vient à se faire juge de tout, avec cette tentation très forte de se délester de tout ce qui, normalement, encadre la parole.

La fameuse « libération de la parole » devrait normalement être saluée comme une avancée, or elle est souvent synonyme de « discours de haine décomplexés »…

Roger-Pol Droit (R.-P.D.). Il n'y a pas si longtemps, la haine était d'une certaine manière souterraine, honteuse, plus ou moins clandestine, en petit comité, etc. Elle est en train de devenir fière d'elle-même, « concurrentielle ». Et cela, souvent, à partir de l'alibi de l'humour, de la dérision, qui semblerait innocenter, en quelque sorte, la violence. On ne fait que rire, que s'amuser, en oubliant à la fois l'importance générale de la parole, mais aussi le fait que les mots sont des actes. Et qu'en fait, n'importe quelle chose dite, échappant à son auteur à partir du moment où elle circule, devient porteuse de conséquences qui ne sont pas du tout innocentes. C'est ce que montre, par exemple, les harcèlements dans les écoles : même si toutes les victimes ne sont heureusement pas portées au suicide, toutes souffrent, parfois cruellement, mais les auteurs, dans les classes, ne pensent pas que c'est finalement si grave. Ça les amuse. Il y a une sorte de complaisance.

> *Dans une sorte de surenchère, chacun en vient à se faire juge de tout, avec cette tentation très forte de se délester de tout ce qui, normalement, encadre la parole*
> **Monique Atlan**

Sur la question de la libération de la parole, là aussi, c'est à double face. Il est indispensable qu'il y ait une diffusion, une mise en lumière, une dénonciation même des violences cachées, de la domination masculine, de l'homophobie, de toutes ces choses qui sont bonnes à mettre en lumière, alors qu'elles ne l'étaient pas. Mais le risque, évidemment, c'est les lynchages numériques, c'est la disproportion, parfois, d'une sorte de justice directe, qui oublie le judiciaire et ses règles et qui aboutit finalement, paradoxalement, à une autre forme de violence.

M.A. J'ajouterais que ce que le sociologue Andrew Chadwick appelle la « désintermédiation » accentue tous ces phénomènes. Quand on ne s'encombre plus de l'institution judiciaire, des partis politiques, des syndicats, alors on se croit permis de juger à la place de la justice ou d'organiser des politiques en lieu et place des partis politiques et des syndicats…

Est-ce que les nouveaux outils numériques de communication ont créé les harceleurs et les ultra-crépidariens (ces personnes qui donnent leur avis sur tout sans avoir de connaissances sur le sujet) ou ne leur ont-ils que conféré une caisse de résonance ?

R.-P.D. La parole négative, la « mauvaise langue » comme on dit habituellement, existe à partir du moment où la parole elle-même existe. Ce n'est donc pas l'outil du Web et des réseaux sociaux qui créent la parole destructrice et la haine. Mais ils en changent cependant le visage, les effets et aussi, en partie, les acteurs et les émetteurs eux-mêmes.

M.A. Ce qui transforme le jeu de la parole avec le numérique, c'est l'anonymat et avec lui le recul de l'idée même de débat, de face-à-face charnel. Il devient plus facile, avec un pouce levé ou un pouce baissé, d'exclure l'interlocuteur qui ne pense pas comme vous et de permettre, toujours plus, d'attaquer ceux avec qui on est en désaccord. Il faut rappeler la responsabilité que l'on a dans cette façon d'éliminer l'autre, de ne pas accepter l'idée de la réplique.

Autre phénomène épinglé dans votre livre : les humains ne sont plus les seuls à parler. Les machines nous parlent et, de plus en plus, nous répondent… Qu'est-ce que cela pourrait avoir comme conséquences en termes anthropologiques ?

R.-P.D. C'est un changement absolument fondamental, qu'il ne faut pas diaboliser mais prendre très au sérieux. Ce n'est pas seulement le fait qu'avec la domotique et les objets connectés notre parole devient un levier de commande pour les choses, c'est le fait, comme vous l'avez dit, que les machines nous répondent, s'adressent à nous. C'est l'idée d'une prise de parole par les machines et les algorithmes eux-mêmes. Est-ce que c'est une parole intelligente, sensée, libre ? Ou est-ce que c'est une parole automatique ? Il y a de vrais débats au sein des experts. Mais le risque finalement, c'est que les humains considèrent ces machines comme intelligentes parce que leur pertinence de parole est troublante, et finissent eux aussi par se formater sur cette parole numérique.

M.A. Anthropologiquement, il y a effectivement cette question forte de savoir si les machines vont de plus en plus souvent imiter nos façons d'être, en y ajoutant la possibilité d'affects mimétiques, ou si nous allons nous-mêmes avoir la tentation de nous mettre à parler d'une façon beaucoup plus désincarnée, lapidaire, plongeant toujours plus dans le virtuel, dans une relation à l'autre beaucoup plus fragile…

> *La haine est en train de devenir fière d'elle-même, « concurrentielle ». Et cela, souvent, à partir de l'alibi de l'humour, de la dérision, qui semblerait innocenter, en quelque sorte, la violence*
> **Roger-Pol Droit**

Comment pourrait-on endiguer cette détérioration de la parole – sur laquelle repose in fine le lien humain ?

R.-P.D. Il y a des pistes connues, et d'abord, évidemment, la nécessité, de réguler les réseaux sociaux, de rendre l'anonymat plus difficile, la traçabilité plus facile, etc. Ce sont des choses qu'il faut poursuivre, comme la réflexion éthique sur l'usage des machines parlantes. Mais tout cela a une efficacité limitée pour toutes sortes de raisons qui sont elles aussi connues, notamment le fait que les réseaux et les plateformes sont planétaires, alors que toutes les législations sont nationales ou continentales, et souvent lentes à mettre en œuvre et difficiles parfois à appliquer. Du coup, la solution, qui n'est pas une solution miracle mais qui nous semble la seule efficace, c'est d'en revenir autant que possible à notre responsabilité individuelle, en reprenant conscience du fait que la parole n'est pas un outil, mais que c'est la condition fondamentale de la pensée, de l'échange, de la société, de la vie commune, de l'humanité elle-même. D'une certaine manière, la phrase de Montaigne que nous avons mise en tête de notre livre dit tout : « Nous ne sommes hommes et nous ne tenons les uns aux autres que par la parole ». Si les autres sont annulés, alors l'humanité aussi. Si les machines prennent la place des autres, c'est le statut de l'humain qui est mis en cause. Or, cette dimension absolument fondamentale, on l'oublie. Il faut en prendre conscience. Et si l'on reprend conscience du fait que la parole est notre super pouvoir, pour construire comme pour détruire, et qu'elle est liée à la parole des autres hommes, et qu'elle a des conséquences… alors là, il me semble que l'on peut avoir une chance de parler un peu différemment.

Monique Atlan et Roger-Pol Droit

Monique Atlan est juriste, diplômée de l'Institut d'études politiques de Paris et de l'Institut national des langues et civilisations orientales. Elle est journaliste et productrice à France 2. Roger-Pol Droit est normalien, agrégé et docteur en philosophie de l'université Paris-IV. Il est journaliste, chercheur au CNRS et auteur d'une quarantaine d'ouvrages traduits en 32 langues. Ensemble, Monique Atlan et Roger-Pol Droit ont cosigné *Humain* (Flammarion, 2012), *L'espoir a-t-il un avenir ?* (Flammarion, 2016) et *Le sens des limites* (Editions de l'Observatoire, 2021).

Quand la parole détruit
MONIQUE ATLAN ET ROGER-POL DROIT
L'Observatoire
320 p., 22 €,
ebook 14,99 €